

# PALLIER LA SOUFFRANCE À L'ÉCOLE AVEC AMOUR ET COMPASSION

Frédérique Lecourt

---

Enseignante, École St-Noël-Chabanel  
Commission scolaire de Montréal, Canada

## Résumé

Mes seize années d'expérience d'enseignement auprès de jeunes issus de milieux très défavorisés et mon expérience de maman d'enfants différents ne rentrant pas dans les normes scolaires m'ont permis de côtoyer la souffrance de près : celle des enseignants, des parents et surtout des enfants. Ce sont les deux dernières qui m'intéressent réellement, car le jour où enfants et parents seront heureux à l'école ou en contact avec celle-ci, la souffrance des enseignants disparaîtra d'elle-même. On lie la souffrance à l'école à des problèmes d'apprentissage, mais le bât blesse plutôt dans les relations. Un élève qui a un comportement passif, agressif et violent est un élève qui exprime une grande souffrance. Trop souvent, les enseignants sont démunis pour appréhender de telles situations. Que faire alors avec ces élèves ? Les AIMER ! Oui, mais comment ? Là est la question. J'apporterai quelques réponses tirées de ma longue expérience.

## Introduction

Lorsque j'ai eu connaissance qu'un colloque serait organisé autour du thème « la souffrance à l'école », la première pensée qui m'est venue à l'esprit a été : enfin ! Enfin, on en parle. Enfin, on reconnaît au travers d'un colloque, l'existence de cette souffrance. Enfin, on l'officialise ! Alors, je me suis sentie investie d'une mission. Témoigner. Témoigner de cette douleur vécue parfois en tant qu'élève, en tant que maman d'enfants différents dont l'adaptation au système scolaire n'a pas toujours été évidente, mais surtout en tant qu'enseignante ayant encore trop souvent la souffrance de mes élèves à entendre, à gérer et à apaiser du mieux que je peux. Je ne suis pas une universitaire, loin de là, mais je suis une chercheuse, une chercheuse de solutions pour lénifier les maux. Je suis ici donc, pour partager avec vous mon expérience, mes expériences douloureuses parfois, mais ô combien enrichissantes !

La souffrance à l'école fait appel à mes premiers souvenirs d'élève qui commençait l'école primaire dans la classe d'une institutrice autoritaire, démesurément sévère, injuste et qui n'hésitait pas à humilier les plus faibles, les plus démunis. De quoi dégoûter à tout jamais des dizaines et des dizaines d'enfants de l'école et les éloigner du savoir. Du haut de mes six ans, je la détestais, je la méprisais. J'en avais peur mais, en même temps, je sentais la colère, la révolte monter en moi. Je me souviens d'un jeune et doux garçon de ma classe, issu d'une famille très défavorisée, qui habitait dans un baraquement en bois dénué de tout confort. Il est vrai que cet enfant était sale, mal habillé et

avait très souvent des poux. L'enseignante le surnommait « le pouilleux », plaignait sa voisine de classe parce qu'elle devait supporter son odeur et n'hésitait pas, à la sortie de l'école, à s'exclamer haut et fort devant tout le monde : *Et n'oublie pas de dire à tes parents d'acheter du savon !*

Une amie enseignante m'a dit, un jour, exercer cette profession pour transmettre tout le bonheur qu'elle avait vécu à l'école. Et c'est tant mieux ! Moi, je suis enseignante pour le contraire, parce que j'ai souffert et ai vu souffrir des enfants à l'école. Donc, ma motivation est de participer humblement au changement de mentalité de certains enseignants qui inconsciemment ou non peuvent faire du mal, avoir des paroles blessantes ou un comportement non verbal qui en dit long. J'essaie, dans ma relation avec l'élève, de réfléchir aux paroles que je prononce ou aux actes que je pose.

Au Québec, 30% des jeunes francophones abandonnent leurs études avant la fin du secondaire. Le décrochage scolaire est un sujet qui préoccupe de nombreuses personnes dans les milieux de l'éducation et ce, depuis fort longtemps. Malgré de nombreuses réformes, plus ou moins efficaces selon les cas - mais je ne suis pas ici pour débattre du sujet -, rien ne change. Cependant, nous sommes-nous posé les bonnes questions ? De nombreux débats pédagogiques ont eu lieu, parfois intéressants, parfois stériles, mais nous sommes-nous arrêtés suffisamment sur l'humain, la personne, son histoire, son présent, sans y voir uniquement un élève avec un potentiel intellectuel ?

## Les parents

J'aimerais maintenant aborder la souffrance des parents à l'école. Celle-ci est bien présente croyez-moi. Alors, pourquoi les parents souffrent-ils en milieu scolaire ? Pour tenter de répondre à cette question, je vais, dans un premier temps, témoigner de ma propre souffrance en tant que parent d'enfants différents, ne rentrant pas toujours dans le moule du système. Puis j'aborderai le sujet en vous présentant des portraits de parents vivant ou ayant vécu de la détresse à l'école.

Je suis la maman de trois magnifiques enfants. Mes deux aînés, des garçons, ont été des élèves atypiques. En effet, en ce qui concerne le premier, les enseignants et moi-même avons rapidement constaté, lors du début de sa maternelle, que c'était un enfant qui apprenait très vite. S'ennuyant, il a rapidement développé des comportements plutôt difficiles et souvent désagréables à l'égard de ses pairs, se moquant, rabrouant, soupirant ou, tout simplement mais efficacement, en attirant l'attention de l'enseignante par des agissements inadéquats. Hugo s'ennuyait et avait besoin de relever des défis. Après discussion avec l'institutrice, j'ai décidé de demander une dérogation pour que mon fils entre au primaire un an avant l'âge légal. Ce qui fut fait. Cependant, sa vivacité d'esprit et la rapidité avec laquelle il apprenait ont fait que le comportement de mon fils a souvent été difficile. La différence d'Hugo l'a fréquemment marginalisé et a généré de la souffrance. Elle a, pour moi, engendré de nombreux doutes et questionnements et je me suis trop souvent sentie seule pour y faire face.

Passons maintenant à mon second garçon, Nathan. C'était un enfant enjoué, souriant et facile à vivre. Il adorait l'école non pas pour apprendre, mais pour y retrouver ses amis. Nathan est entré au primaire en me suppliant de le laisser encore un peu à la maternelle. De plus, son enseignante de la première année de son primaire était une personne froide. Après quelques semaines, j'ai réalisé que mon fils apprendrait difficilement à lire. Pour lui, rien n'était évident. Tout était laborieux. Au début, je me suis dit qu'il manquait sans doute de maturité et que l'attitude peu agréable et peu chaleureuse de son enseignante nuisait sans doute à ses apprentissages. Au bout de quelque temps, il fallut me rendre à l'évidence : Nathan ne décodait pas ou peu et il prenait du retard. Je décidai de consulter une orthophoniste qui diagnostiqua une dyslexie.

Je me retrouvais donc à gérer mes deux garçons qui, ni l'un ni l'autre, et pour des raisons extrêmement opposées, n'entraient dans le moule du système scolaire. Je devais composer avec les enseignants et même parfois avec les directions d'école. Pour Hugo, il fallait jongler avec ses exigences, ses aspirations, mais surtout avec les relations délicates qu'il entretenait avec certains enseignants et avec les relations difficiles vécues auprès de ses pairs. Pour Nathan, à chaque rentrée des classes, je prenais mon bâton de pèlerin et rencontrais ses enseignants. À chaque fois, j'expliquais ce qu'était la dyslexie puisque je constatais bien trop souvent le manque de formation du corps enseignant sur le sujet. Mes expériences douloureuses et parfois épuisantes de maman d'enfants atypiques font de moi une personne particulièrement sensible à la souffrance des parents et à celle de mes élèves. Vous comprendrez que lorsque j'étais enceinte de mon troisième enfant, je priais pour que ma fille Adèle entre parfaitement dans le moule de l'élève moyenne, sans histoire ni difficulté particulière. J'ai été exaucée.

J'aimerais maintenant témoigner de la souffrance de parents qui m'a beaucoup marquée et émue à la fois. Je me souviens d'une maman monoparentale (c'est le cas de bien des femmes en milieu défavorisé) qui élevait, seule, six enfants. Cette dame conduisait ses petits tous les jours à l'école, puis partait travailler. Elle rentrait chez elle vers 18 heures. Ses enfants étaient toujours propres, vêtus très correctement et avaient tout le matériel scolaire requis. Elle veillait chaque soir à ce que les devoirs soient faits. Cependant, certains de ses enfants avaient des difficultés d'apprentissage et de comportement. Lorsqu'elle se rendait à l'école pour rencontrer les enseignants, elle s'entendait décrire inlassablement les nombreuses difficultés de sa progéniture, sous-entendant également son manque de rigueur voire même son échec quant à l'éducation de ses enfants. Pourtant cette mère était présente à chaque fois que l'école la sollicitait. Courageuse n'est-ce pas ?

Lorsque j'ai rencontré cette femme pour la première fois, j'ai vu arriver dans ma classe une personne qui semblait appréhender la discussion à venir. J'ai commencé notre échange en la remerciant : tout d'abord d'être venue, de prendre soin de ses enfants, de veiller aux devoirs et de déployer autant d'énergie pour eux ! Je lui ai dit également que moi-même, à un moment de ma vie, avais été seule à élever mes deux petits garçons. Tout à coup, j'ai vu le visage de cette maman s'éclairer, ses yeux s'embuer de larmes, puis elle me sourit. C'était peut-être la première fois qu'une enseignante ne la culpabilisait pas, mais au contraire reconnaissait à sa juste valeur tous les efforts qu'elle fournissait pour élever sa famille du mieux qu'elle le pouvait et aussi avec le bagage qu'elle avait reçu elle-même, bagage souvent maigre dans bien des cas.

Je me suis dit qu'il est très difficile de donner en tant que parent ce que l'on n'a pas reçu en tant qu'enfant, et je sais de quoi je parle. À partir de là, j'ai eu une écoute remarquable de cette maman et ai pu faire passer des messages qu'elle a pu entendre sans se sentir jugée. Aussi, nous avons, tout au long de l'année, travaillé ensemble en toute confiance. Ainsi, bien des souffrances ont pu être apaisées et mon élève est ressorti largement gagnant de cette complicité. Nous n'avons pas réalisé de miracles, mais nous avons contribué à améliorer nettement la situation.

Je poursuivrai sur les parents en vous décrivant une maman qui s'était adressée à moi, le jour de la rentrée des classes, de façon très énervée pour ne pas dire agressive. Elle m'a dit, dans la cour de récréation, alors que j'accueillais les enfants de ma classe et que je n'étais pas vraiment disponible pour l'écouter, qu'elle aurait souhaité que son fils redouble sa deuxième année, mais que cela avait été refusé par l'école. Elle était fâchée. Je lui ai dit, pour la calmer, que je n'avais pas encore pris connaissance du dossier de l'enfant, mais que dès que je le pourrai, j'irai le consulter, que je la recevrai pour que nous puissions en discuter et que je pouvais lui promettre que je ferai tout mon

possible pour m'occuper au mieux de son fils. Cela l'apaisa quelque peu. Les semaines suivantes m'ont permis de connaître l'enfant, de l'observer et de comprendre que ses difficultés n'étaient pas d'ordre intellectuel, mais semblaient plutôt relever de son histoire familiale. J'ai fait le maximum auprès de l'administration pour que le garçon soit évalué et surtout compris dans sa façon d'apprendre et de fonctionner en général. Le petit a pu recevoir, tout au long de l'année, des services en psychologie et en orthopédagogie qui lui ont permis de progresser de façon remarquable. Cette maman m'a adressé, en fin d'année scolaire, le message que je vais vous livrer, qui m'a beaucoup émue et touchée à la fois : *Ce petit mot pour vous remercier du travail que vous avez fait avec mon garçon. Je me considère comme chanceuse et privilégiée qu'une prof (sic) ait travaillé si fort et de façon aussi positive avec les difficultés d'un élève. Vous êtes un exemple d'enseignante que tous les élèves et parents devraient connaître. Merci beaucoup !*

N'y voyez surtout pas, de ma part, un excès quelconque de vantardise. Je voulais seulement partager avec vous le témoignage d'une maman qui a été écoutée, respectée, non jugée et qui a vu son enfant s'épanouir petit à petit, et ce malgré ses difficultés et ses différences.

Je conclurai ce chapitre en vous disant que des parents heureux à l'école apporteront à leur enfant une image positive de l'apprentissage, de l'enseignant, du milieu scolaire en général et ceci fera en sorte d'améliorer grandement l'épanouissement de nos petits au cours de leur scolarité, favorisant ainsi le travail d'équipe parents/enfants/enseignants-intervenants d'école.

Je vous dépeindrai maintenant quelques portraits d'adolescents et d'enfants qui ont marqué ma carrière par l'intensité de la souffrance qu'ils vivaient. Il m'a été très difficile de les choisir, tant les exemples sont nombreux et tout aussi intéressants les uns que les autres. Pour préserver et respecter leur anonymat, j'ai modifié leur prénom.

## Les jeunes

Dans un premier temps, je vous présenterai le portrait de jeunes apprentis du bâtiment étudiant dans l'établissement où j'enseignais en France. Ces jeunes étaient en très grandes difficultés d'apprentissage et très souvent de comportement. Ils étaient parfois des décrocheurs ou le seraient devenus si nous n'y avions pris garde. J'enseignais à des petits groupes restreints de six à huit jeunes compte tenu de leurs nombreuses difficultés.

Je veux vous parler du cas de Vincent. C'était un jeune de vingt-et-un ans qui en paraissait quinze. Cet apprenti était une personne calme, agréable, mais particulièrement immature et désinvestie de sa formation. Vincent était pris en charge par les services sociaux, suivi par des travailleurs sociaux du foyer dans lequel il habitait puisqu'il n'avait plus de famille et parce qu'il était incapable de s'assumer. Sa mère était morte un an plus tôt. Un jour, ce jeune me dit que son employeur, un menuisier dont l'entreprise faisait également office de pompes funèbres dans un petit village, lui avait fait cadeau d'un objet décoratif à déposer sur la tombe de sa mère. En demandant à Vincent plus d'explications, il me dit que jamais il n'était allé se recueillir sur la tombe et que, en plus, il n'avait pas assisté à l'enterrement de sa maman parce que son lieu de résidence était trop éloigné et que personne n'avait pu l'y conduire. Il m'expliqua également qu'il ne savait pas comment il pourrait aller au cimetière encore aujourd'hui. Il conclut en me disant que de toute façon rien ne changerait parce que l'éducatrice qui s'occupait de lui était partie en congé de maternité et qu'il ne savait pas encore qui la remplacerait. Je fus bouleversée par son récit. J'ai trouvé l'histoire de ce jeune tellement triste que je me suis promis de faire tout ce que je pouvais pour remédier à cette situation navrante. J'ai réussi à joindre les services sociaux responsables du dossier de Vincent et ai pu entrer en contact avec l'éducatrice nouvellement nommée. Elle fut surprise de mon appel, de ma demande surtout, et du

fait qu'étant enseignante en mathématiques et rencontrant Vincent une semaine par mois, j'avais pu recueillir de telles confidences. Cette personne entendit ma requête et me promit de faire le nécessaire dans les plus brefs délais. Ce qui fut fait! Lorsque je revis Vincent, j'ai trouvé une personne transformée, heureuse, soulagée d'un poids et pouvant entamer réellement son deuil. En quelques mois, le comportement de ce jeune évolua considérablement. Physiquement, il grandit et s'étouffa. Moralement, il mûrit et s'investit davantage dans sa formation malgré ses nombreuses lacunes ; je le sentais beaucoup plus motivé. Ce constat fut également fait par mes collègues et par son employeur. Je crois que ce jeune avait arrêté de grandir et peut-être même arrêté de vivre à la suite du décès de sa mère.

Parlons maintenant de Juan. Un jeune homme de 17 ans, plutôt intelligent, mais refusant d'apprendre. Sa seule motivation était de désorganiser le groupe par des railleries, des moqueries et des réflexions blessantes à l'endroit de ses pairs. Rien n'y faisait : discussions nombreuses, mais inefficaces, punitions, mise à l'écart, ignorance. Il avait un malin plaisir à s'attaquer aux plus faibles. Il refusait toute forme d'apprentissage. Je ne réussissais pas à comprendre la raison ou les raisons qui le poussaient à agir de la sorte, de façon aussi agressive et méchante. Il faisait tout pour se faire détester de ses camarades, mais aussi de ses enseignants. Et pour le coup, cela, il le réussissait très bien! Devant cette énigme, j'ai demandé à rencontrer les parents. Contrairement à la grande majorité de jeunes à qui j'enseignais, je vis apparaître devant moi un couple uni, articulé et très ouvert à la discussion. La femme était enceinte. Les parents m'expliquèrent que Juan avait un frère d'un an son cadet qui était lourdement handicapé mental et à qui il était particulièrement attaché. Ils me contèrent également que Juan avait ce même comportement avec les autres depuis qu'il fréquentait l'école et qu'eux se sentaient très démunis devant cette situation qui empirait d'année en année. De plus, Juan refusait que ses parents parlent de son frère aux enseignants. Je compris alors que l'adolescent devait se sentir coupable d'être *normal* et qu'il refusait d'apprendre parce qu'il devait penser que le savoir l'éloignerait de ce frère qu'il aimait tant. En plus, quant à la naissance prochaine d'un autre frère, il vivait l'angoisse d'accueillir à nouveau dans sa famille un autre enfant handicapé. Ceci expliquait aussi son comportement terriblement agressif envers ses camarades en difficulté. En fait, il ne supportait plus aucune forme de difficulté ! J'ai demandé aux parents de tout faire pour rassurer Juan quant à la bonne santé du bébé qui arrivait et leur ai demandé la permission de lui relater le contenu de notre entrevue. Ils acceptèrent. Lorsque j'ai rencontré Juan, j'avais peur qu'il se fâche, qu'il refuse toute discussion et qu'il se sente trahi par ses parents. Je marchais sur des œufs. Il ne fallait pas que je rate mon coup, car je n'aurais sans doute pas d'autre chance. Ce jeune était redoutable... J'ai donc, comme à chaque fois d'ailleurs, sorti ma carte de l'honnêteté et de la sincérité. Lorsque je lui ai parlé de son frère, j'ai vu qu'il se crispait et ai senti la colère qui montait en lui. Il a fallu que je parle vite, de façon à ce que mes mots l'atteignent rapidement et pour ne pas qu'il s'enfuie. Je lui ai dit que maintenant j'étais heureuse de croire que je l'avais compris et que je savais enfin pourquoi il agissait de la sorte. Je mis des mots sur ses maux à lui. Ses yeux se remplirent de larmes, les miens aussi. Il ne pouvait douter de ma sincérité. Je crois avoir contribué à alléger le poids qu'avait Juan sur les épaules. En lui faisant remarquer qu'il n'était en rien responsable du handicap de son frère, que le petit qui arrivait était en parfaite santé et que lui avait le droit de réussir parce que cette réussite n'irait en rien diminuer l'amour qu'il éprouvait pour son frère, j'entrouvrais à Juan les portes du succès. Portes qu'il choisit de franchir à tous petits pas, faisant même parfois quelques bonds en arrière puisque l'inconnu peut faire terriblement peur et que les vieilles habitudes de dysfonctionnement sont souvent tenaces. Quelques mois plus tard, après avoir réussi toute une série d'exercices mathématiques, Juan s'exclama devant tout le monde et en me regardant droit dans les yeux, non sans une certaine fierté : *Ça fait du bien de comprendre, Madame !*

## Les enfants

Je continuerai mon témoignage en décrivant quelques cas d'enfants en grande souffrance qu'il me semblait intéressant de partager avec vous.

Lors de mon arrivée au Québec et devant une pénurie d'enseignants au primaire, le ministère de l'Éducation me proposait de me délivrer un permis à la formation professionnelle, mais également un permis pour enseigner au primaire. Enseigner à des enfants. Quel beau défi que d'intervenir auprès des plus jeunes et je fus servie parce que ma première expérience se réalisa auprès d'une classe de première année au primaire dans laquelle j'ai rencontré Jefferson, un petit Haïtien. Jefferson était un enfant grognon, n'ayant pas toujours bon caractère, négligeant son travail et le réalisant de façon très brouillonne. Il rechignait tout le temps à réaliser les tâches que je lui demandais de faire. J'étais souvent obligée de les lui faire recommencer en lui mentionnant que j'étais sûre qu'il pouvait réaliser bien mieux. Il râlait parfois, il pleurait souvent de rage, mais s'exécutait tout de même. Il retenait un sourire lorsque je lui faisais remarquer qu'il avait réussi et qu'il était donc capable de bien faire. Toute l'année, nous avons eu ce genre de relation, souvent tendue, parfois conflictuelle. Jefferson ne montrait à mon égard que de l'énerverment et parfois, de la colère. Lorsque le dernier jour d'école arriva, je me sentais triste de quitter mes élèves et mesurais à quelque point je m'étais attachée à eux. À la fin de la journée, j'ai pris un moment pour serrer chacun d'eux dans mes bras afin de leur adresser un message d'adieu personnalisé. J'avais remarqué que Jefferson ne se précipitait pas pour venir me voir. Quand il ne resta plus que lui, je le regardais, il me regarda et se précipita dans mes bras en pleurant et en me disant qu'il ne voulait pas que je parte. Je n'ai pu retenir mes larmes. Je réalisais que j'avais donné à cet enfant la confiance qu'il lui manquait, qu'il appréciait ma façon d'agir avec lui, mais qu'il avait été incapable de me l'exprimer ou peut-être le réalisait-il seulement au moment où nous devions nous quitter. Cet élève avait souffert au cours de l'année, mais cette souffrance avait eu du sens.

Je veux vous présenter Pablo, un jeune garçon de 8 ans, arrivé dans ma classe deux semaines après la rentrée, car il était en voyage dans son pays d'origine. Pablo refusait d'entrer dans ma classe et se terrait dans le hall d'entrée de l'école. En fait, sa famille avait souhaité le faire redoubler en deuxième année, mais l'école s'y était opposée prétextant que l'enfant avait, je cite, « *un beau potentiel* ». Je dus user de beaucoup de patience et de persuasion pour réussir à ce que Pablo accepte de passer le seuil de ma classe. Il boudait, se fâchait à la moindre contrariété, s'isolait, menaçait les autres enfants et se mettait dans de telles colères qu'il était capable d'attraper son pupitre et de le projeter contre le mur ou sur son entourage. Puis il s'effondrait en pleurant de rage et de chagrin aussi. Il hurlait qu'il ne serait pas capable de suivre en troisième année et que de toute façon, il était nul. Pablo écrivait sans aucune application. Il était capable de commencer une phrase au milieu de la feuille et de la poursuivre trois lignes plus loin et de travers. Il était très gauche et sa motricité était défaillante. Ses habilités sociales n'étaient guère meilleures. Il était incapable de jouer avec ses pairs sans se fâcher. Il ne supportait aucune remarque. De plus, il avait une surcharge pondérale qui nuisait beaucoup à ses déplacements et à sa souplesse lors des jeux extérieurs. Pablo était également très immature. Je devais le gérer d'une main de fer pour éviter tous les débordements liés à son comportement, mais dans un gant de velours, car sa souffrance était criante. Lorsque j'entrais en contact avec sa famille, je compris que la maman se désintéressait de la scolarité de son fils et que le seul allié que je pouvais me faire était le frère aîné de Pablo, César, âgé d'une petite vingtaine d'années. Celui-ci était d'accord pour me rencontrer, mais semblait très en colère contre l'école. Au début de notre entrevue, César me dit en me regardant droit dans les yeux, je cite : *Ils n'ont pas voulu le faire redoubler, maintenant démerdez-vous avec !* Le décor était planté. Il avait raison ce César. Pablo avait beau avoir effectivement



un beau potentiel intellectuel, il n'en restait pas moins que sa grande immaturité nuisait beaucoup à ses apprentissages. De plus, il avait accumulé beaucoup de retards et était, à juste titre, découragé. Pablo n'était pas un enfant stimulé par sa famille. Il était le cadet d'une famille de quatre enfants, les trois premiers étaient des adolescents ou des jeunes adultes, la maman travaillait et s'occupait peu de lui. Le père vivait en République dominicaine. Je m'armais de patience et dis à César que je pensais qu'il avait raison et que Pablo aurait sans doute dû redoubler. Il fut surpris et déstabilisé par mes propos. Cependant, je lui fis remarquer que le petit était dans ma classe et qu'il fallait que je le gère au mieux, pour lui, pour mes autres élèves, mais aussi pour préserver ma santé mentale... Je lui dis également que nous aurions besoin des services du psychoéducateur qui aiderait son frère à mieux socialiser. N'étant pas le représentant légal de Pablo, César devait convaincre sa mère de la nécessité de ce type d'aide. Mais il fallait d'abord le convaincre lui-même du bien-fondé de la chose. César me dit qu'il y réfléchirait. J'avais décidé avec le psychoéducateur que, cette année, nous privilégierions le travail sur le comportement de l'enfant plutôt que sur ses apprentissages scolaires, car nous savions qu'un enfant désocialisé n'est pas disposé à apprendre. Je dus rencontrer la mère pour lui demander de signer une procuration autorisant César à prendre toutes les décisions concernant son frère. Cette dame arriva quarante-cinq minutes après l'heure du rendez-vous, sans s'excuser de son retard. Dans ma classe, elle vit accrochée au mur une photo que j'avais prise de son fils et elle s'exclama : *Mon Dieu qu'il est laid !* À ce moment, je compris en grande partie pourquoi Pablo était aussi triste, aussi en colère et à quel point il était carencé sur le plan affectif ! La maman me dit que j'étais une enseignante incompétente comme tous les enseignants du système scolaire francophone. Je lui demandais de signer la procuration, ce qu'elle fit à mon grand soulagement. Mes relations avec César s'amélioraient, un climat de confiance s'installait peu à peu. Les interventions du psychoéducateur portaient leurs fruits. Pablo s'apaisait un peu et progressait aussi. Il était de plus en plus capable de gérer ses émotions et commençait à se faire des amis. Il restait un être fragile. Son retard scolaire ne se comblait pas. Il était trop important. Un vendredi après-midi, alors que la dernière période de classe est réservée à des activités libres et que quelques-uns de mes élèves étaient autour de moi en train de discuter, je sentis deux grosses mains se poser sur mes épaules et me masser de façon plus que vigoureuse. Avant même que j'eus le temps de me retourner, j'entendis la voix de Pablo me dire : *Eh Madame Frédérique, je suis bon en massage, non ?* J'acquiesçais en me disant que Pablo venait de franchir une sacrée barrière et que notre relation s'en trouvait bonifiée. À la fin de l'année, Pablo était capable de se contrôler, travaillait du mieux qu'il le pouvait et commençait à accepter les remarques sans se fâcher. Je le fis redoubler et l'ai gardé dans ma classe pour une deuxième année. Celle-ci s'est déroulée au mieux. Pablo, beaucoup plus serein, a pu rattraper tant bien que mal son retard, il a aussi beaucoup mûri et est devenu un jeune garçon souriant. Il travaille bien avec son nouvel enseignant alors qu'il avait beaucoup d'appréhension devant ce changement.

Rébilia. Je vous ai gardé *la meilleure* pour la fin. Cette enfant m'a marquée à vie ! Je pense que c'est le cas d'un enfant qui m'a donné le plus de fil à retordre, de questionnements, mais en même temps le plus de satisfaction professionnelle. Lorsque Rébilia était dans ma classe, j'enseignais en deuxième année au primaire. Le cas de Rébilia était tellement lourd que la direction de l'école m'avait demandé l'autorisation de la mettre dans mon groupe en me promettant de n'y inclure aucun autre enfant en trouble de comportement. J'acceptais de relever le défi par curiosité. J'avais très envie de connaître la petite, mais j'avais aussi une certaine appréhension. N'allais-je pas brûler mon énergie, voire ma santé, au contact de ce petit *monstre*. Rébilia avait refusé d'apprendre à lire en première année. Elle n'avait réussi aucun apprentissage. Elle maîtrisait par contre à la perfection l'art de semer la zizanie entre les enfants, de perturber le fonctionnement d'une classe et de relever la moindre faille chez son enseignant. De plus, régulièrement, elle urinait et déféquait sur elle en guise de représailles ou de

vengeance lorsque la situation ne lui convenait pas. Bref, tout un personnage ! Vous comprenez maintenant le pourquoi de mes appréhensions.

À la rentrée, je vis arriver devant moi une petite fille enrobée, coiffée de deux couettes, avec de grosses lunettes à monture noire posées de travers sur le nez et un sourire narquois. En fait, je sentais qu'elle m'attendait de pied ferme. Je l'ai trouvée touchante. Son air ironique et provocateur ressemblait tellement au mien au même âge. Vous ai-je dit que j'avais redoublé dans le système scolaire français pour indiscipline ?

Rébilia m'attendait donc, m'observait et m'analysait pour déceler chez moi les failles, mes failles. Puis, elle commença à m'interrompre, à parler haut et fort pour couvrir le son de ma voix et à tourner en dérision tout ce que je disais. Visiblement, cette enfant était surdouée. Quelle intelligence vive, quelle rapidité d'esprit ! Elle était capable de fonctionner aussi bien dans le premier que dans le second degré, ce qui est rare pour une enfant tout juste âgée de sept ans ! Elle cherchait à me déstabiliser et à me faire sortir de mes gonds. Le piège se refermait et il ne fallait surtout pas que je tombe dedans. Mon proche avenir en dépendait et la viabilité de mon année scolaire aussi. Je décidais d'utiliser les armes de mon adversaire, à savoir l'ironie et la dérision. Comme elle ne cessait de parler et de m'interrompre, je me mis en retrait et, m'adressant aux autres enfants, je leur annonçais que Rébilia allait nous faire un spectacle. Je lui demandais de se mettre au-devant de la scène et de s'exécuter. Elle fut surprise de mon intervention et ne bougea pas. J'insistais lourdement pour qu'elle s'exécute, mais en vain. J'avertis la petite que lorsqu'elle le voudrait, je lui laisserai le devant de la classe pour faire son spectacle. Elle en fut vexée.

Rébilia était la fille d'un couple d'intellectuels algériens qui avaient immigré lorsque la petite avait quatre ans. Ce couple désuni se déchirait. Elle était le témoin de disputes récurrentes et violentes. Rébilia avait été élevée en Algérie par ses grands-parents, ne voyant que très peu ses parents trop occupés à poursuivre leurs études. Lorsque la famille (parents-enfants uniquement) s'est retrouvée au Canada, déracinée, en phase d'intégration, sans travail, sans statut social valorisant et devant gérer deux enfants en bas âge dotés chacun d'un caractère fort, sa stabilité nouvellement constituée fut mise à rude épreuve. Rébilia fut renvoyée de plusieurs garderies. Son intégration à l'école fut plus que difficile.

Et voilà que je me retrouvais avec cet énergumène en face de moi. La question que je me pose à chaque fois en pareils cas et plus particulièrement pour ce cas-là prenait toute sa dimension : comment allais-je faire pour la supporter et qui plus est pour l'aimer ?

Comme à chaque fois et quel que soit le cas, un enfant en difficulté doit à tout prix être *démarginalisé*, car le premier but de l'école est qu'il soit accepté et intégré au groupe. Rapidement, j'ai décidé de confier à Rébilia des responsabilités que nous ne confions pas en pareils cas par manque de confiance. Par exemple, je l'envoyais remettre des messages à la secrétaire de l'école dont le bureau se situait deux étages plus bas. Je priais tous les Dieux de la terre et du ciel pour qu'elle fasse ce que je lui demandais sans en profiter pour faire des bêtises. Souvent, je minutais son temps de retour en classe pour qu'elle fasse vite et qu'elle n'ait pas le loisir de penser à quelque dérive que ce soit. Avec un air solennel, je lui faisais remarquer que je lui faisais confiance et que je n'aimerais pas qu'elle trahisse cette dernière. Rébilia était ravie et moi... stressée ! Pour la première fois de sa carrière d'écolière, quelqu'un tentait de renverser la vapeur, de lui proposer des activités valorisantes, qu'elle accomplissait sérieusement, consciencieusement et avec beaucoup de plaisir. Je ne suis surtout pas en train de dire que mes prédécesseurs n'avaient rien essayé. J'ai juste profité de leurs expériences pour tester d'autres choses.



Cependant, ces petites escapades dans les corridors, bien qu'elles lui permettaient de s'aérer, ne résolvaient pas son refus d'apprendre. Pas un seul moment je n'ai douté de ses capacités intellectuelles. Alors, comment faire ? Vous savez, ces enfants-là ont le don d'occuper nos pensées jusqu'à ce qu'une idée, un plan, une stratégie nous viennent à l'esprit. Je décidais à nouveau d'y aller à contre sens, dans la provocation. Je lui dis que j'acceptais qu'elle n'apprenne pas à lire et à écrire et lui proposais des jeux. Je faisais en sorte d'animer auprès de mes élèves une activité très ludique et très drôle au même moment, de façon à susciter son intérêt et qu'elle constate qu'elle se privait elle-même de beaucoup de plaisir. Au bout d'un moment passé à observer le groupe, Rébilia me dit qu'elle voulait participer elle aussi. Je refusais, lui disant que je préférerais qu'elle joue avec les jeux que je lui avais donnés puisqu'elle ne savait pas lire. Rébilia pestait. Moi, j'observais. Rébilia réclamait sa place dans le groupe, souhaitait apprendre. Pour se venger, Rébilia urina et déféqua en pleine classe. Sans en faire cas, je l'envoyai se changer. À son retour en classe, je l'ai prise à part et lui ai dit que lorsqu'elle agissait de la sorte, elle ne me dérangeait pas. Par contre, je trouvais cela très triste pour elle puisqu'elle se souillait et en quelque sorte qu'elle s'humiliait devant tout le monde. J'insistais sur le fait qu'elle était la seule perdante à ce jeu et que l'image qu'elle projetait aux autres n'était en rien valorisante, bien au contraire. Rébilia était parfaitement capable d'entendre ce discours et je voulais qu'elle comprenne qu'elle méritait bien mieux. J'en profitais pour lui dire que j'étais ravie de l'accueillir dans ma classe, que je la trouvais très intelligente et que j'appréciais son humour. Rébilia écoutait et ne bronchait pas. Elle était, comme à son habitude, en parfait contrôle ! Je sentais cependant que je la touchais. En classe, son comportement s'améliorait un peu. Elle décida d'apprendre à lire et le fit en seulement deux semaines. Elle pouvait maintenant participer à nos activités de lecture. Par contre et de façon à garder du contrôle sur la situation, elle écrivait sur son cahier des lettres de trois centimètres de hauteur, mal calligraphiées, s'évertuant à en salir et à en chiffonner les pages. Il n'était pas rare qu'elle perturbe fortement le fonctionnement de la classe. Alors je lui ai installé dans un coin retiré de mon local un petit matelas à même le sol, sur lequel je la couchais en prenant soin de lui retirer ses lunettes et ses chaussures. Pour la couper du monde, je plaçais un paravent devant sa couche. Ainsi, elle se calmait et se ressourçait. Pour lui donner du pouvoir positif cette fois, je lui disais que lorsqu'elle serait prête à avoir une attitude correcte, qu'elle me fasse signe et qu'elle retournerait à sa place. Au début, elle pouvait rester coucher plusieurs heures. Plus tard, le délai s'amenuisa. Tout au long de l'année scolaire, je dus utiliser bien des stratégies pour la faire travailler et être plus rusée qu'elle. Ce qui ne fut pas toujours facile. Elle était coriace la petite ! Souvent, pour qu'elle fasse ce que je voulais, je lui commandais le contraire. Ainsi, je refusais qu'elle écrive en lettres cursives en lui disant qu'elle serait la seule de la classe à ne pas en être capable. Un vendredi après-midi, elle prit son cahier de trente pages de calligraphie et, le lundi matin, à la première heure, elle me le remit dûment complété sur mon bureau. Pour la récompenser, je lui offris un beau carnet. Plus tard, Rébilia se mit à y coucher des chansons et des poèmes de sa composition. Son écriture était époustouflante pour une enfant de cet âge. Elle était surdouée, j'en reste persuadée. Elle pouvait, par ce moyen, exprimer ses émotions si ardemment retenues auparavant. Ses problèmes familiaux ne se résolvaient pas, mais elle fonctionnait tant bien que mal à l'école. De temps en temps, les crises reprenaient, mais elles duraient moins longtemps et elles étaient moins fortes. De plus, les comportements positifs de Rébilia étaient systématiquement valorisés, ce qui favorisait grandement l'augmentation de son estime d'elle-même.

Je me suis beaucoup attachée à cette enfant. À la fin de l'année, Rébilia a repris le contrôle de la situation en développant à nouveau des comportements plus que pénibles et en faisant en sorte que nos adieux soient moins difficiles. C'était sa manière à elle de défaire nos liens. Beaucoup d'enfants agissent de la sorte en fin d'année et pour les mêmes raisons. C'est pour cela que mes deux mois de

vacances d'été me sont vitaux, comme à tous mes collègues d'ailleurs, de façon, entre autres, à nous remettre de telles expériences !

## Conclusion

Lorsque j'eus fini d'écrire tous ces témoignages, je me suis rappelée que j'intervenais au colloque dans la rubrique *Nature du geste pédagogique* alors que je n'ai fait que témoigner. Témoigner de ma propre expérience d'élève, de parent d'élèves, d'enseignante. La nature du geste pédagogique n'est, je crois, qu'une infime partie du geste à poser pour que les enfants, les adolescents, les étudiants d'une manière générale, apprennent en souffrant le moins possible. Le geste à poser me semble plutôt et avant tout un geste humain, un regard compatissant. L'acte d'enseigner et le choix d'exercer cette profession demandent une mûre réflexion. Il ne faut pas que de la simple bonne volonté. Il faut une sacrée motivation pour durer en bonne santé physique comme mentale, pour ne pas souffrir à l'école et pour rendre les élèves heureux. La souffrance à l'école passe très souvent par une souffrance familiale, sociale ou économique qui ne font que se prolonger à l'école mais que, en tant qu'enseignants, nous ne pouvons ignorer. Nous devons prendre en compte la personne dans sa globalité et surtout pas uniquement en tant qu'élève. Le discours véhiculé par certains enseignants affirmant qu'ils ne sont pas des éducateurs, mais des enseignants, me dérange beaucoup bien que je le respecte. Les réformes pédagogiques, qui éloignent trop souvent les enseignants de la réflexion d'ordre humain puisqu'elles ne concernent que la pédagogie, me fâchent. D'autant plus que nous constatons tous peu ou pas de changements, mais plutôt des régressions quant au niveau scolaire des élèves. Pire, ces réformes ne font parfois qu'augmenter la souffrance vécue à l'école. Cessons de trop intellectualiser les débats et recentrons-nous, en toute compassion, sur l'humain. Je suis ici pour témoigner en toute humilité que cela fonctionne. Il est possible de réduire de façon très significative la souffrance des enfants à l'école et de faire en sorte qu'ils apprennent malgré le manque cruel de ressources en psychoéducation, orthopédagogie, etc.

À chaque rentrée des classes, je me pose toujours les mêmes questions : *Comment vais-je faire pour aimer certains de mes futurs élèves qui feront tout pour se faire détester ? Comment vais-je tenter d'apaiser leurs souffrances ?* Une fois que j'ai pris connaissance de leur histoire, je les aime encore plus parce qu'ils sont là, vivants, présents en classe, et cela malgré les nombreuses trahisons, traumatismes et blessures endurés ! Ils n'en sont que plus courageux à mes yeux, plus aimables. Il n'y en a pas un parmi nous qui n'a pas eu pendant sa scolarité un enseignant qu'il a aimé avec un grand A. Lorsque nous en parlons des dizaines d'années plus tard, il y a encore dans nos yeux, des milliers de petites étoiles qui s'illuminent. C'est avec ce ou cette enseignant(e) que nous avons le plus appris, non ?

En réponse à la question *comment les aimer ?*, il ne faut pas prendre leur agressivité, leur démotivation de façon personnelle. Elle ne m'est pas adressée. C'est juste un appel au secours, une demande d'attention. La colère, qu'elle provienne des parents ou des enfants, n'est pas dirigée vers moi, mais vers ce que je représente. Je dois juste chercher comment entrer en communication, comment comprendre les êtres que j'ai la chance de rencontrer. Ils nous donnent tant de belles leçons de vie !

L'école doit être un lieu dans lequel l'enfant se sent en sécurité et peut évoluer même si, dans sa vie, c'est le désordre, le désastre, le désespoir ! Au moins, grâce à nous, il aura la chance d'évoluer de façon constructive... Une partie du temps...

## Notice professionnelle

Après 12 ans de service en tant que conseillère de clientèle pour une grande banque française, réorientation en 1993 : rédaction d'un mémoire *Les effets de la formation sur les salariés peu ou pas diplômés* dans le

cadre d'un Diplôme Universitaire de Formateur d'Adultes à l'Université de Rouen (France). Travail comme formatrice dans un Centre de Formation d'Apprentis du bâtiment (CFA) avec enseignement du français et des mathématiques à des jeunes en difficultés d'apprentissage et pour la plupart en difficulté de comportement. Avec une psychologue, mise en place d'un programme de formation, encore en cours actuellement, visant à évaluer les apprentis pour mesurer leur potentiel intellectuel et leur niveau scolaire afin d'individualiser leur formation. Obtention d'une licence en sciences de l'éducation et suivi d'une formation spécifique aux formateurs des CFA du Bâtiment. Immigration au Québec en 2000 et depuis enseignante au primaire à la Commission Scolaire de Montréal.

[frederique\\_lecourt@videotron.ca](mailto:frederique_lecourt@videotron.ca)